

Mémoire de recherche
Socio-anthropologie des techniques – Thierry Pillon
M2 Ethires – 2019

Les corps sexués et les outils : analyse interdisciplinaire de la division sexuelle du travail

Lecture croisée de :

PERROT Michelle, *Femmes et machines au XIXème siècle*, In: Romantisme, 1983, n°41. La machine fin-de-siècle. pp. 5-18.

PEYRIÈRE Monique, *L'emprise de la machine à coudre*, In: Communications, 81, 2007. Corps et techniques. pp. 71-84.

TABET Paola, « Les mains, les outils, les armes ». *Les doigts coupés, Une anthropologie féministe*, Paris, Editions La Dispute, 2018, pp. 167-230.

« Rien dans la nature n'explique la répartition sexuelle des tâches, pas d'avantage que des institutions comme la conjugalité ou le mariage. Toutes sont infligées aux femmes par la contrainte, toutes sont donc des faits de civilisation qui doivent être expliqués et non servir d'explication »

Claude Meillassoux¹, 1975

1 Claude Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, Maspero, « Textes à l'appui », Paris, 1975, p. 41

Le point de rencontre entre ces trois textes est l'analyse de la division sexuelle du travail et des rapports qui y sont en jeu entre les femmes et les outils, explorés par différentes approches dans les sciences sociales : historique avec Michelle Perrot, historico-sociologique avec Monique Peyrière, anthropologique avec Paola Tabet. Le cadre de pensée commun est celui de considérer que la division sexuelle du travail ne découle pas d'une différence biologique entre les hommes et les femmes, mais doit être analysée comme un fait civilisationnel construit socialement à partir d'une idéologie, celle de la domination masculine. L'illusion de naturalité fait partie intégrante de ce modèle idéologique qui voudrait que les femmes soient naturellement inférieures aux hommes. Paola Tabet a une approche anthropologique et se concentre sur l'examen de la répartition des outils dans différentes sociétés préindustrielles. Tandis que Michelle Perrot a une approche historique en analysant l'évolution de la mécanisation à la fin du XIX^{ème} et la place des femmes dans celle-ci. Enfin, Monique Peyrière a une approche transdisciplinaire (histoire, sociologie et anthropologie) sur le lien entre le corps des femmes et son engagement dans la machine à coudre au XIX^{ème}, et l'imaginaire auquel ce lien renvoie. Approche qu'on pourrait qualifier surtout d'historique puisqu'elle retrace les études hygiénistes et médicales du XIX^{ème} siècle sur les ouvrières qui utilisent la machine à coudre dans les usines, en resituant la construction de cette relation entre le corps des ouvrières et les machines dans des représentations culturelles spécifiques du corps des femmes et de l'outil. Ces réflexions sont au croisement du travail et du genre, elles font dialoguer les représentations des hommes et des femmes – plus spécifiquement des corps sexués – et celles des outils et des machines (la machine étant un outil complexe). Quelle relation de détermination existe entre les représentations du corps féminin, et la division sexuelle de l'usage des techniques et outils ? Et en quoi la division sexuelle du travail (fondée sur une différenciation entre les activités masculines et les activités féminines) est-elle surdéterminée par la domination masculine ? L'angle problématique que l'on choisit ici pour faire dialoguer les trois textes est celui du rapport entre les corps sexués et les outils, dans la perspective féministe des rapports sociaux de la domination masculine.

Nous verrons d'abord en quoi il y a une différenciation des activités et des outils des hommes et des femmes dans la division sexuelle du travail qui exclut les femmes des outils complexes et les réduit à leur corps (matériellement et symboliquement). Ensuite nous verrons comment cette différenciation est déterminée par une certaine représentation des corps biologiques masculins et féminins qui associe les femmes à une vision naturalisante. Enfin nous verrons comment le contrôle des instruments de production permet la domination masculine pas le biais de la domination des machines, jusqu'à l'association de la femme à la machine et l'érotisation de cette relation.

I) La représentation sexuelle des outils et des activités : les corps sexués au travail

A) Paola Tabet : l'exclusion des femmes des outils complexes

Dans son article fondamental « Les mains, les outils, les armes », Paola Tabet déploie la thèse selon laquelle il y aurait une différence quantitative et qualitative des outils mis à disposition de chacun des deux sexes, et que cette différence serait le facteur principal de la division sexuelle du travail. Elle renverse ainsi l'idée anthropologique classique jamais remise en question selon laquelle c'est la répartition différente des activités qui serait première – liée à la différence biologique entre les sexes – et l'usage différencié des outils et des techniques en découlerait. Elle propose dans son article de repartir d'études anthropologiques et ethnologiques menées dans différentes sociétés préindustrielles (les sociétés dites de chasseurs-cueilleurs), et de montrer comment la division sexuelle du travail n'y est ni naturelle, ni réciproque, ni complémentaire. En décortiquant les pratiques de collecte, de chasse, de pêche, d'agriculture, d'autres activités, jusque dans les usages des matières premières, dans différentes sociétés, elle parvient à montrer que c'est bien une certaine exclusion des femmes des outils et des armes (leur fabrication comme leur maniement) qui les exclut d'une partie des activités. En cela on pourrait dire qu'elle prend la suite de l'anthropologue Françoise Héritier² qui montre comment notre monde s'organise selon « la valence différentielle des sexes » : les rôles différents attribués aux hommes ou aux femmes ne sont que la conséquence d'un système de représentations ancestral qui établit une hiérarchie systématique entre ce qui est de l'ordre du féminin, et ce qui est de l'ordre du masculin. Cette hiérarchie entre le principe féminin et le principe masculin supérieur se matérialise dans la répartition des activités et des tâches : un corps féminin n'est pas assigné aux mêmes types de tâches qu'un corps masculin, et ne va pas utiliser les mêmes techniques et les mêmes outils. L'originalité de Paola Tabet est la démonstration que cette hiérarchie qui valorise les activités masculines dont les femmes sont exclues, trouve son fondement dans l'exclusion des femmes des outils complexes tels que les armes. Les femmes qui travaillent – les femmes ont toujours travaillé et sont indispensables à la subsistance de toutes les sociétés – se retrouvent cantonnés à des outils rudimentaires non-valorisés.

B) Michelle Perrot : les hommes et l'outil complexe, les femmes à mains nues

Michelle Perrot dans son article sur les femmes et les machines du XIX^{ème} siècle propose plutôt une perspective historique pour comprendre quelle place les femmes ont eu dans la mécanisation entre la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle. Elle cherche à déconstruire l'idée selon laquelle le processus de mécanisation aurait mené à l'émancipation des femmes et l'amélioration de leurs

2 Françoise Héritier, *Masculin/Féminin I, La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

conditions, comme si l'intégration des femmes comme forces productives – en leur donnant accès au marché et aux machines – pouvaient neutraliser la division sexuelle du travail. Il est important de noter que Tabet et Perrot ont échangé et se réfèrent l'une à l'autre dans leurs travaux respectifs. En effet on comprend qu'à l'aune du travail ethnologique de l'anthropologue italienne, ce type de pensée techniciste apparaît comme un symptôme plus qu'une solution au problème puisqu'elle part du double postulat que la femme aurait une infériorité biologique à compenser, et qu'elle n'aurait jusque-là pas été une part de la force productrice des sociétés (deux postulats que Paola Tabet démantèle amplement). Ce que Perrot montre n'est pas non plus que la mécanisation n'a eu aucun effet sur les conditions des femmes, mais que ces effets ne sont pas univoques. Ils sont avant tout déterminés par des représentations et des statuts préexistants qui attribuent « aux hommes les postes de commandement, d'encadrement, les outils compliqués, et aux femmes, les tâches d'auxiliaires, d'aides, les travaux d'exécution, effectués à mains nues, peu spécialisés, voire casuels, et toujours subordonnés »³. On retrouve ce parallèle entre l'outil et l'activité : les femmes utilisent leurs mains nues, comme le montre Tabet par ses exemples de pratiques dans différentes sociétés préindustrielles, tandis que les hommes utilisent des outils compliqués. Associés à ces outils compliqués auxquels les femmes n'ont tout simplement pas accès, sont les tâches les plus valorisées et les plus dominantes. La mécanisation du XIX^{ème} siècle n'est qu'une étape dans la continuité de l'histoire anthropologique de notre civilisation dans laquelle les femmes sont sous-équipées et effectuent un travail dévalorisé. Les études auxquelles se réfère Perrot montrent comment la machinisation va plutôt supprimer les savoirs-faire des femmes (ou les reléguer à des positions d'auxiliaire par rapport à l'encadrement masculin) et mène à une masculinisation des métiers et activités traditionnellement pour les femmes. Le fait que l'arrivée de machines complexes masculinise une activité est bien le signe que c'est bien la représentation de l'outil comme masculin ou féminin qui détermine le caractère féminin ou masculin d'une activité.

C) Monique Peyrière : l'analyse différenciée des travailleurs et des travailleuses

Dans son article « L'emprise de la machine à coudre », Monique Peyrière s'intéresse aux corps qui travaillent sur les machines à coudre, et reprend les trois excès dans le travail des ouvriers sur la machine à coudre qui seraient préjudiciables à leur santé, tels qu'ils sont décrits dans les études médicales et hygiénistes à la fin du XIX^{ème} siècle. Quand Michelle Perrot analyse l'évolution de la place des femmes dans l'émergence du nouvel outil de la machine à coudre, Peyrière effectue plutôt l'analyse de la travailleuse du point de vue de sa santé et de son corps. La perspective choisie n'est plus la question de l'émancipation des femmes par le travail, mais plutôt celle de la santé des

3 p.10. Michelle Perrot, *Femmes et machines au XIX^{ème} siècle*, Romantisme, 1983, n°41.

travailleuses. Le premier excès qu'elle décrit est l'effort musculaire déployé par le travailleur qui est le « moteur humain » de la machine. Comme l'explique l'historien Georges Vigarello⁴, cette « vision du corps énergétique » est caractéristique de cette époque marquée par l'hygiénisme et l'industrialisation, qui assimile l'ouvrier à un moteur, opérateur de force, principe productif comparable à une machine à feu. Cette vision tend à minorer l'habileté par rapport à la force, le geste par rapport au moteur, la mécanique par rapport à l'énergie, et se focaliser sur un corps dont toute la force de travail tient au flux énergétique qu'il régule. Mais alors par rapport à notre perspective, qu'est-ce qui différencie les femmes ouvrières des hommes ouvriers, eux aussi réduits à des corps moteurs dont il s'agit de mesurer la productivité ? Tout d'abord, le fait est que la grande majorité des travailleurs sur machine à coudre sont des travailleuses. Ensuite, la différence entre les ouvriers et les ouvrières tient dans les représentations morales et sociales qui sous-tendent les analyses sur la santé des travailleurs. À la manière de l'anthropologie, Monique Peyrière mêle une analyse symbolique à l'analyse historique des travailleurs de la machine à coudre. Au problème matériel de la santé des travailleurs, à une époque où les conditions de travail posent beaucoup de problèmes sanitaires pour les ouvriers et les ouvrières, s'ajoute la représentation symbolique du corps des femmes qui amène des études spécifiques aux travailleuses pour comprendre ce problème qui « touche uniquement les femmes, mais il touche toutes les femmes. »⁵ La machine à coudre étant utilisée de la même manière en usine que dans les foyers, il est indispensable de s'assurer qu'elle ne nuira pas à la santé des femmes de la société : cela devient un enjeu de santé publique. Et cette distinction entre le sain et le malsain pour les femmes est analysé à l'aune du rapport entre leur corps-moteur et la machine. Les médecins se positionnent en « spécialistes du corps des femmes »⁶ et mêlent naturellement observations scientifiques des travailleuses et représentations symboliques de leur corps (jugé plus faible, moins capable de se contrôler, et sujet à des flux énergétiques chaotiques qu'il ne s'agirait pas d'encourager en les faisant travailler). Pourquoi cette corrélation entre les différences biologiques et la différenciation des hommes et des femmes dans le travail est-elle posée comme une nécessité ?

4 Dans un article qui suit celui de Monique Peyrière : Georges Vigarello, « Sciences du travail et imaginaire du corps », *Communications*, 81, 2007, Corps et techniques, pp. 61-70.

5 p.75. Monique Peyrière, *L'emprise de la machine à coudre*, In: *Communications*, 81, 2007. Corps et techniques. pp. 71-84.

6 p.74. M. Peyrière cite A. Corbin, « La rencontre des corps », in A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (eds), *Histoire du corps*, t. 2, Seuil, 2005, p. 159 sq.

II) De la différence biologique à la division sexuelle du travail

A) Paola Tabet : les tâches laborieuses, sous-équipées, et inoffensives des femmes

Pour pouvoir montrer que le division sexuelle du travail est une « relation politique entre les sexes »⁷ comme le dit Tabet, il faut interpeller les travaux d'anthropologues classiques qui lisent les sociétés en partant du principe que cette division est le fruit d'une division biologique. C'est là sûrement l'apport le plus important du féminisme dans les sciences sociales : pouvoir questionner la différenciation naturelle entre les sexes et la penser comme une construction sociale idéologique. Paola Tabet s'inscrit en effet dans un féminisme qui cherche à désessentialiser les femmes, c'est-à-dire rompre avec l'idée qu'il y aurait une nature des femmes et une nature des hommes⁸. Dans cette perspective, elle montre justement comment l'illusion de la naturalité de l'infériorité des femmes (infériorité pas forcément explicitée, mais elle peut passer par l'attribution de qualités spécifiques aux femmes négatives ou dévalorisées par rapport à celles des hommes) a aveuglé les travaux de la plupart des ethnologues avant elle. Comme on l'a vu, les femmes sont sous-équipées, et cela se justifie par des représentations sociales, une narration culturelle, qui attribue aux femmes certaines capacités naturelles qui les assignent à certaines tâches. Prenons son exemple le plus représentatif : l'exclusion des femmes du maniement des armes, et donc de la chasse au gros gibier. Quand les femmes participent à la chasse d'une manière ou d'une autre, ce n'est qu'en utilisant des techniques sans armes (elle peuvent pas exemple participer aux battues en criant pour faire peur aux proies), ou avec des outils « appropriés ». Approprié ici renvoie à un ensemble de qualités qui rendent l'outil inoffensif, et donc moins efficace. Ce n'est donc pas que les femmes sont interdites de *chasser*, c'est qu'elles sont interdites d'*utiliser des armes*. Elles sont assignées (c'est le mot juste puisqu'elles ont des véritables interdits, tandis que les hommes eux ont la possibilité d'effectuer d'autres tâches que celles jugées masculines s'ils le souhaitent) à des tâches laborieuses, manuelles, qui nécessitent de la patience, de l'attention continue, et plus généralement des tâches les plus pénibles. La soi-disante faiblesse naturelle des femmes, associée à ses capacités naturelles de mère (qualités de soin, d'attention, de patience, *etc*), justifie une telle division des tâches. Michelle Perrot dans un entretien avec Nicole Bacharan parle du discours au début du XX^{ème} siècle qui voulait que les femmes savent coudre « parce qu'elles ont les yeux fins », comme on disait des sténodactylos que leur compétence leur vient du piano car « elles ont des doigts fins et agiles »⁹.

7 p.170. Paola Tabet, « Les mains, les outils, les armes ». *Les doigts coupés, Une anthropologie féministe*, Paris, Editions La Dispute, 2018, pp. 167-230.

8 Dans un entretien réalisé par Hélène Martin et Séverine Rey, Paola Tabet explique la difficulté pour elle de porter son travail en Italie à l'époque où son article paraît, le féminisme y étant majoritairement différentialiste. Dans « Creuser des évidences toutes naturalisées. Entretien avec Paola Tabet », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, n°3, 2008, pp. 127-137.

9 p.208. HÉRITIER Françoise, PERROT Michelle, AGACINSKI Sylvie, BACHARAN Nicole, *La plus belle histoire*

B) Michelle Perrot : le travail naturel non-qualifié des femmes

L'étude historique de Michelle Perrot vient corroborer les thèses de Paola Tabet en montrant comment le travail effectué par les femmes dans les sociétés occidentales du XIX^{ème} siècle est jugé non-qualifié, ce qui ne permet pas de le valoriser, au contraire de celui effectué par des hommes. Alors que les hommes doivent se qualifier techniquement pour pouvoir accéder aux outils complexes qui arrivent dans les usines, les femmes elles doivent passer tout naturellement de leur compétence naturelle pour la couture à la compétence naturelle de l'usage de la machine à coudre. En effet, l'intégration des femmes en tant que forces productrices ne fait que reproduire le modèle de la domination masculine qui veut que la technique appartienne aux hommes: même quand les femmes se mettent enfin à utiliser des machines complexes (la machine à coudre étant une mécanique compliquée qui nécessite un réel apprentissage), ce n'est que pour les exclure à nouveau de la technique en faisant croire que cela n'exige pas d'apprentissage, que ce n'est qu'un usage de leurs dispositions naturelles au lieu d'une technique complexe (habileté, précision, savoir-faire). Michelle Perrot décrit les mouvements d'insurrection des femmes face à la mécanisation pour rompre le préjugé qui voudrait que les femmes particulièrement aient joyeusement consentis à l'arrivée des machines : « Elles s'indignent "qu'on voulût faire à l'aide d'une mécanique ce qui, de temps immémorial, était l'office des femmes" »¹⁰. Elle défend le savoir-faire de la couture face à la machine à coudre qui relègue les femmes à l'activité d'un moteur. Un moteur qui nécessite une habileté certaine, mais qui reste tout de même déqualifiante par rapport au geste de la couture à la main. La machine à coudre n'apparaît donc pas comme un moyen de donner accès aux femmes à la technique, mais plutôt d'utiliser leur force de travail pour faire fonctionner une machine qui fait à leur place une activité qu'elles maîtrisaient pourtant. La machine à coudre est un bon exemple car sa mécanique n'est pas différente de celle effectuée par la main des femmes, mais la différence certaine est l'augmentation significative de la productivité. La machine à coudre n'est pas un outil qui offre aux femmes une extension de leur pouvoir sur le monde, elles restent limitées à leur propre corps, tandis que les machines utilisées par les hommes multiplient les possibilités. La machine à coudre n'offre pas plus aux femmes en terme de pouvoir et de savoir-faire que l'aiguille, et au contraire les machines à coudre les relèguent à la position d'auxiliaire d'une activité qui ne leur appartient plus. Ironiquement, l'intégration des femmes dans les usines invisibilise le travail domestique (qui restera longtemps majoritaire et majeur) qui est lui non quantifiable en terme de productivité, et donc non valorisé en tant que travail.

des femmes, Paris, Seuil, 2011.

10 p. 11. Michelle Perrot, *Femmes et machines au XIX^{ème} siècle*, Romantisme, 1983, n°41.

C) Monique Peyrière : la travailleuse névrosée, entre le geste sain et le geste malsain

Cette position d'auxiliaire des travailleuses est particulièrement décrite par Monique Peyrière qui reprend les études hygiénistes effectuées en usine qui utilisent le vocabulaire de l'énergie et non du geste pour parler du travail des femmes. L'analyse de la machine à coudre est effectuée aussi par Monique Peyrière parce qu'elle apparaît comme un fait social qui canalise beaucoup d'éléments pour comprendre les enjeux du travail féminin et du rapport des femmes aux machines pendant l'industrialisation. Comme on l'a vu, cette analyse en terme d'énergie n'est pas propre aux cas des femmes puisque les hommes aussi sont réduits à leur force de travail. Mais la différence entre le travailleur et la travailleuse est le type de regard qui est porté sur son travail, et les représentations qui sont associées à son corps et ses gestes. En effet, Peyrière montre comment les études médicales passent de l'observation d'un dépérissement de la santé des travailleuses, au diagnostic de «maladies de femmes »¹¹. La vision médicale du corps de la femme, véhiculée par l'idéologie hygiéniste de l'époque, prêtent aux femmes des maux spécifiques, liés à leur utérus. Cela amène au deuxième excès préjudiciable pour la santé des femmes pointé par Monique Peyrière : l'onanisme involontaire causé par les mouvements de la machine, qui mène à un névrosisme féminin. Les mouvements effectués par les travailleuses sur la double pédale de la machine à coudre seraient à l'origine d'un frottement, qui provoquerait une excitation sexuelle non voulue. Jugé dangereux pour la santé des femmes que l'on voit dépérir dans le travail – sans chercher la cause dans les conditions de travail¹², comme le veut l'hygiénisme qui voit dans la travailleuse une patiente dont il faut trouver le dérèglement qui provoque sa maladie – l'onanisme involontaire peut se régler par exemple en invitant les industriels à enlever une des deux pédales pour éviter les frottements. Ce qui est à souligner ici est ce continuum entre la représentation que l'on se fait à l'époque des femmes et de leur corps, dominée par la vision de la « femme hystérique dominée par sa génitalité »¹³, et l'analyse du geste de travail des ouvrières. En distinguant le geste sain et le geste malsain, ces analyses renvoient à une vision du corps naturel de la femme, qui doit déterminer le type de geste qu'elle doit effectuer. Et donc le type d'outil qu'elle devrait pouvoir utiliser ou non. Ce marquage de ce qui doit se faire ou non dans la relation entre les femmes et les machines est le signe du contrôle masculin du travail des femmes.

11 Monique Peyrière p.75 de « L'emprise de la machine à coudre » qui cite J.-P. Peter, « Les médecins et les femmes », in J.-P. Aron (ed.), *Misérable et Glorieuse, la femme du 19^e siècle*, Fayard, 1980, p. 86.

12 op.cit. p.15 Michelle Perrot souligne que « les médecins s'intéressent à l'utérus plus qu'à la vue et s'en prennent aux pédales plus qu'aux heures, aux cadences, aux conditions de travail elles-mêmes ».

13 *Ibid.*

III) Le contrôle masculin des instruments de production : la domination de la femme via la domination de la machine

A) Paola Tabet : du monopole des activités clés de production au contrôle des femmes

A partir de la division sexuelle du travail, du sous-équipement ancestral des femmes, et des représentations différenciées des corps masculins et féminins au travail, se pose la question de comprendre pourquoi une telle différenciation au détriment des femmes ? Pour Paola Tabet, qui formule une anthropologie féministe (c'est-à-dire qui postule que les rapports sociaux entre les sexes sont structurés par la domination des hommes sur les femmes, et qui cherche non seulement à comprendre les enjeux de tels rapports mais aussi à dessiner le contours d'un changement social), cette relation est celle de la domination masculine. La répartition des activités et des outils de production est telle qu'elle permet aux hommes d'assurer un contrôle sur la production et sur les femmes. Plus précisément, c'est le monopole des activités clés d'une société par les hommes qui leur permettent un contrôle sur les femmes, et donc sur leur sexualité et leur fécondité. Selon elle, « c'est dans les formes de contrôle masculin des instruments de production qu'il faut chercher les facteurs objectifs, les constantes de la division sexuelle du travail. Ce contrôle apparaît donc comme un des éléments du rapport de classe entre hommes et femmes. »¹⁴ En effet, un tel contrôle permet d'utiliser les femmes comme forces de travail productif et reproductif, avec plusieurs leviers. D'abord celui d'assurer le contrôle des moyens de production et donc des fruits de celle-ci. Paola Tabet montre comment le monopole de la chasse permet aux hommes de se nourrir prioritairement en protéines, source de force et de résistance. Ensuite un levier coercitif qui est le contrôle des armes. En interdisant aux femmes de manier les armes efficaces, elles sont dépourvues de moyens de défense. Ces deux pouvoirs des hommes dans les sociétés préindustrielles assurent la dépendance des femmes envers les hommes : elles ont besoin de leur protection, et de leur viande. Au lieu que les végétaux (fruits du travail des femmes) soient utilisés comme monnaie d'échange, c'est le sexe qui permet aux femmes d'avoir accès à ces moyens de subsistance, dans un échange à la fois volontaire (principe de don-rémunération, qu'elle déploiera surtout dans son article « Du don au tarif »¹⁵), et contraint (par le mariage forcé et la menace de viol). Il est important de souligner que cette domination est à la fois psychologique et physique, et repose sur une réduction des femmes à leurs corps : qu'elles soient forces de travail productif ou reproductif, menacées de viol, dépendantes de la nourriture apportée par la chasse. Tous ces éléments tendent à considérer les femmes dans les sociétés comme des corps, réduites de force à leur corporalité et physiologie. Cette dépendance des

¹⁴ *op.cit.* Paola Tabet

¹⁵ Paola Tabet, « L'échange économico-sexuel : du don au tarif ». *Les doigts coupés, Une anthropologie féministe*, Paris, Editions La Dispute, 2018, pp. 21-94

femmes aux hommes est donc structurelle, et permet un contrôle des femmes dans tous les domaines par ce rapports hiérarchiques de classe, qui est pour elle « le plus complexe, le plus solide et le plus durable [...] de toute l'histoire humaine, le rapport entre hommes et femmes ».

B) L'homme culture et la femme nature : la domination masculine des machines

Comme on l'a vue, la machine à coudre n'offre aux femmes qu'une extension de leur corps, en effectuant un geste qu'elle pourrait faire avec une aiguille. Les hommes ont accès à des outils qui leur permettent de dépasser leur condition physique (des outils qui élargissent leur emprise sur le réel), tandis que les femmes sont cantonnées aux opérations élémentaires et aux techniques limitées à leur corps (ou un prolongement simple de leur corps, comme la pédale). Paola Tabet se demande si ce ne serait pas là « une condition nécessaire pour que les femmes puissent être utilisées elles-mêmes matériellement comme outils dans le travail, dans la reproduction, dans l'exploitation sexuelle ? ». Cette idée de la femme-outil, à la fois exploitée comme force de travail et comme corps sexuel, est prégnante dans les articles de Michelle Perrot, et de Monique Peyrière. En apparaissant comme un prolongement de la machine, la femme ouvrière devient elle-même machine. Selon Perrot, « Elles ne fabriquent jamais les machines, elles les servent, et encore les plus simples d'entre elles. [...] Dominer les machines, c'est, pour les hommes, une autre façon de dominer les femmes, comme ils le faisaient avec l'outil »¹⁶. En effet, Perrot se réfère au travail de Paola Tabet qui montre comment les femmes sont exclues de la fabrication des outils, renforçant leur dépendance puisque même leurs outils rudimentaires ne les rendent pas autonomes. Perrot compare les hommes à des créateurs de machines similaires à la création divine. Elle reprend ainsi le modèle de l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu¹⁷ qui montre la distinction dans les représentations entre la culture qui est le domaine des hommes (technique, art, esprit), tandis que les femmes sont associées à tout ce qui est de l'ordre de la nature (reproduction, corps). Mais si la femme est à la nature ce que l'homme est à la culture, ce n'est pas pour autant un rapport symétrique : l'homme face à la culture est un créateur, tandis que la femme face à la nature est une créature. Perrot cite Claude Quiguer : « La machine est à l'homme ce que la Femme est à la Nature ou à Dieu : l'équivalent factice, artificiel, et par là humain, de la création naturelle ou divine »¹⁸. La femme-outil prend tout son sens symbolique dans cette idée essentielle qui associe les hommes à la création et les femmes à la servitude. Ce rapport asymétrique et ontologiquement hiérarchique est nourri par l'usage différencié des outils, lui-même reposant sur ce système de représentations (qui est culturel, social, et souvent religieux). Il y a ainsi une détermination réciproque entre la

16 *op. cit.* p.16 Michelle Perrot

17 Nicole-Claude Mathieu, *L'anatomie politique, Catégorisations et idéologies du sexe*, éditions côté-femmes, 1991, 291 p.

18 Claude Quiguer, *Femmes et Machines de 1900. Lecture d'une obsession Modem Style*, Paris, Klincksieck, 1979.

représentation de la machine et de la technique, et les rapports de domination qui la sous-tendent. Comme le dit Michelle Perrot, la domination masculine est un système global qui infuse dans tous les aspects des sociétés. La domination de la machine et l'association de la femme à la machine, n'en est qu'un des aspects.

C) La dépossession du corps des femmes par la sexualisation du couple femme-machine

Michelle Perrot et Monique Peyrière décrivent l'imaginaire érotique qui accompagne la mécanisation du XIX^{ème} siècle. En effet, il apparaît dans l'art tout comme dans la médecine le couple femme-machine : « cette symbiose entre femme et machine sexualise la machine et mécanise la femme ». Cette symbiose dont parle Perrot, est aussi celle que décrit Peyrière quand elle arrive au troisième excès préjudiciable à la santé des travailleuses : la masturbation volontaire, l'auto-érotisme de la travailleuse sur la machine. Les médecins hygiénistes décrivent dans les usines des scènes érotiques de femmes qui prennent du plaisir en utilisant leur machine à coudre, comme celle-ci racontée par le Docteur Pouillet : « je vis ses yeux se convulser, ses paupières s'abaisser, sa tête pâlir et se renverser en arrière, ses mains et ses jambes s'arrêter et se détendre ». Cette scène encourage le déploiement d'un imaginaire collectif du couple femme-machine dans lequel la femme (pourtant grande perdante puisqu'à la fois elle souffre dans son travail épuisant, et en plus elle ne récolte pas les fruits de son travail) semble trouver un intérêt qui lui est propre et qui dépasse le cadre du travail : son plaisir sexuel. Mais cet imaginaire, décrit, raconté, et observé systématiquement par des hommes, est en fait le signe d'une exploitation. À la lumière des textes de Perrot et Tabet, l'homme producteur à la fois des outils techniques, et de la culture – la formulation de connaissances scientifiques apporte la légitimité aux fantasmes présents dans la littérature érotique et générale, tous ces contenus étant écrits par des hommes qui observent les femmes – entremêle l'exploitation matérielle des travailleuses à l'exploitation symbolique de leur corps jusque dans leur intimité sexuelle, par le biais de la machine. La vision énergétique du face à face de la femme et de la machine dessine un échange d'énergies intimes entre les deux, le mouvement de l'un encourageant les mouvements de l'autre, créant un imaginaire pérenne de lien sexuel issu du corps à corps entre une femme et un objet technique. Cela apparaît, à l'aune des thèses de Paola Tabet, comme la matérialisation de la domination du désir masculin sur les femmes qui tend à réduire celles-ci à des corps sexuels. Ce corps à corps est rendu possible par l'énergie sexuelle chaotique des femmes considérée comme potentiellement dangereuse : en même temps que la travailleuse est réduite à son corps sexuel, elle y est coupable de plaisir interdit. À la fois passive et consentante, elle est dépossédée de son corps dans ce qui lui est attribué paradoxalement de plus intrinsèque, sa sexualité. Michelle Perrot parle aussi de cet « atelier des machines, ces "êtres de métal" » comme

« un lieu de la prouesse virile d'où la femme est physiquement exclue, mais constamment présente dans l'imaginaire, la parole, le désir ou le défi. » Notons que la référence au métal n'est pas anodine, à la lumière du chapitre sur les matières premières dans le travail de Paola Tabet qui montre le monopole des hommes sur les matières dites nobles et dures comme le métal. Comme le souligne Peyrière, c'est bien un homme qui parle et qui décrit ces scènes érotiques, comme une projection de son propre fantasme dans lequel l'outil-machine, prolongement de la main masculine, donne du plaisir aux femmes passives (dans un monde encadré par les hommes, où le rythme est réglé par les hommes, et les gestes par les machines). De la représentation des femmes et des machines comme deux corps soumis à la domination masculine se construit ainsi l'érotisme femme-machine.

Par l'examen du corps à corps en jeu dans l'interaction des femmes avec les machines, on retrouve la problématique analysée par Paola Tabet dans les sociétés préindustrielles, qui est celle de la domination masculine par le biais du contrôle des instruments de production. Il est marquant de voir à quel point ces trois textes se répondent alors qu'ils choisissent des perspectives très différentes. Michelle Perrot déconstruit l'idée que la mécanisation et la valorisation des femmes comme forces productives (donc l'intégration des femmes au travail tel qu'il apparaît dans les sociétés occidentales industrielles) pouvait amener un progrès pour les femmes. Justement le problème n'est pas dans la considération des femmes comme forces productives, puisqu'elles ont toujours de fait largement participé à la création de valeur dans toutes les sociétés, comme le montre Tabet (voire elles y apportent la majorité des moyens de subsistances). Le problème de leur dévalorisation est beaucoup plus profond, et se trouve dans l'usage différencié des outils, l'accès aux machines complexes pour les femmes, et le système de représentations qui détermine la division sexuelle du travail, lui-même déterminant la domination masculine. Non seulement il y a une division sexuée des activités qui interdit certaines activités aux femmes, valorise les activités masculines au détriment des activités féminines, masculinise les activités quand elles se complexifient et se technicisent, et en plus la connotation sociale d'une activité varie selon si les gestes du métier sont effectués par un homme ou par une femme. Il existe des techniques féminines, mais la culture masculine de la technique ne les reconnaît pas comme telles, et cette non-reconnaissance est relayée par les femmes elles-mêmes. Par l'analyse de Monique Peyrière, on comprend que le lien entre le corps des femmes et les machines est à la fois déterminé par les représentations des femmes et des machines, et les détermine en retour. Ce système de domination paraît verrouillé, mais l'analyse transdisciplinaire de ses rouages est le premier pas vers sa transformation.

Bibliographie

HÉRITIER, Françoise, *Masculin/Féminin I, La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

MATHIEU, Nicole-Claude, *L'anatomie politique, Catégorisations et idéologies du sexe*, éditions côté-femmes, 1991, 291 p.

MEILLASSOUX, Claude, *Femmes, greniers et capitaux*, Maspero, « Textes à l'appui », Paris, 1975

PERROT Michelle, *Femmes et machines au XIXème siècle*, In: *Romantisme*, 1983, n°41. La machine fin-de-siècle. pp. 5-18.

PEYRIÈRE Monique, *L'emprise de la machine à coudre*, In: *Communications*, 81, 2007. Corps et techniques. pp. 71-84.

HÉRITIER F., PERROT M., AGACINSKI S., BACHARAN N., *La plus belle histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2011

TABET Paola, *Les doigt coupés, Une anthropologie féministe*, Paris, Editions La Dispute, 2018, p. 291.

VIGARELLO, Georges, « Sciences du travail et imaginaire du corps », *Communications*, 81, 2007, Corps et techniques, pp. 61-70.